

**Ennio Floris**

*Recherches critiques*  
*sur les évangiles de la résurrection*

Textes écrits en 2006

Présentation par Alain Auger  
Présentation par Ennio Floris  
Introduction

## **L'événement de la résurrection**

Chez Marc  
Chez Matthieu  
Chez Luc  
Chez Jean  
En résumé

## **Les apparitions du ressuscité**

Introduction  
Chez Matthieu  
Chez Luc  
    Introduction  
    Emmaüs  
        Le récit  
        Les lieux et les personnages  
        La rencontre  
        Remarques critiques  
    Béthanie : l'apparition aux Douze  
Chez Jean  
    L'apparition à Maria  
        Le récit  
        Approche littérale  
        Approche dialectique  
    Les apparitions aux Douze et à Thomas  
        Le récit  
        Approche littérale  
        Approche dialectique

# **Le rôle des linges du corps de Jésus dans le processus de la foi en sa résurrection**

## **Regards rétrospectifs**

Introduction

Les synoptiques

La disparition du tombeau

Les apparitions de Jésus

L'évangile de Jean

La résurrection de Jésus

L'apparition à Thomas

## **Des évangiles aux Écritures**

## Présentation, par Alain Auger



La pensée du philosophe passe-t-elle par la poésie ? Au lecteur de répondre après avoir lu les deux textes qui suivent...

Après des années d'étude des textes bibliques et néotestamentaires, marquées par la publication de *Sous le Christ, Jésus* (Éditions Flammarion, 1987), Ennio Floris s'est affronté aux passages des évangiles consacrés à la résurrection de Jésus.

Le terme « affrontement » n'est pas trop fort, car les textes résistaient à l'analyse, et leurs nombreuses apories et contradictions ne suffisaient pas à retrouver leur substrat. Certes, les « preuves » de la résurrection semblaient bien ténues, mais cela suffisait-il à la considérer comme un mythe ? Et même dans ce cas, quel en était le fondement historique ?

Ennio Floris a alors fait un « détour productif » : il a mis en situation les personnages des évangiles et leur a fait jouer leur rôle en toute vraisemblance, de la découverte du tombeau vide à la fondation de la première église, sous la férule de Pierre. Le résultat de cette phase de l'étude

est une « fiction dramatique » : *La résurrection de Jésus*, qui démonte le mécanisme de pouvoir qui s'est alors mis en place. Certes, cette œuvre laisse une place à l'imagination, mais elle n'est en aucun point contraire à l'analyse critique des textes.

Mais peut-on aller plus loin, et la recherche historique retrouver ses droits ? Dans un second ouvrage, à la forme plus classique, Ennio Floris fait le point sur ses *Recherches critiques sur les évangiles de la résurrection*. Sa recherche va au-delà du simple niveau exégétique, puisqu'elle se fonde sur la méthode d'analyse référentielle et archéologique qu'il a mise au point. Et elle est productive, puisqu'il aboutit à la conclusion que même le « tombeau vide » n'a pas de fondement réel, qu'il est un mythe fondateur du « christianisme » !

Dans les années 50, Ennio Floris avait rompu avec l'église catholique, il démontre ici avec brio qu'il faut maintenant renoncer à la « confession de foi en la résurrection de Jésus-Christ » chère au protestantisme...

## Présentation, par Ennio Floris



Je viens d'écrire une fiction dramatique, *La résurrection de Jésus*, en suivant la narration des récits évangéliques à partir de la découverte du tombeau vide, mais aboutissant à une conclusion tout à fait opposée : Jésus n'est pas ressuscité ! Cette fiction n'est donc pas une reprise des textes évangéliques, mais une critique fondamentale qui va au-delà du niveau exégétique. J'avais décidé d'écrire quelques pages d'introduction pour exposer synthétiquement cette critique, mais je me suis rendu compte qu'elles auraient été tout à fait insuffisantes. J'ai donc entrepris l'étude analytique et critique des textes des évangiles sur la résurrection. Et la fiction ? Elle m'est apparue comme un jeu introductif en favorisant la lecture.

Cette étude, d'ailleurs, répond à un désir manifesté par Pierre, l'ami auquel je me sens lié non seulement par l'affection, mais par le partage d'une compréhension rationnelle du christianisme, au niveau sociologique chez lui, philosophique chez moi. Connaissant mon passage du catholicisme au protestantisme, il voulait sans doute que ma critique ne s'arrêtât pas aux limites de la praxis culturelle de la Réforme, mais se poursuive, sans crainte, jusqu'à son

épanouissement. Je lui avais répondu à l'époque, avec un peu d'humour, que je n'étais pas encore prêt pour un tel travail, étant docteur en théologie « dogmatique » et non « biblique », mais que j'avais confiance d'y parvenir par la pratique de l'exégèse.

J'ai eu conscience d'y être parvenu après la publication de mon livre *Sous le Christ, Jésus* (Flammarion, 1987), écrit avec la conviction que les évangiles ont été conçus, non pour relater la vie de Jésus, mais pour être interprétés comme l'accomplissement du Christ des Écritures. Dès lors, les informations sur la vie de Jésus sont comprises non comme objets de son histoire, mais comme motifs et signes de ce personnage prophétique, et calquées sur son modèle. Son histoire a été refoulée plutôt que rapportée, afin de servir de support au modèle du personnage biblique. C'est pourquoi, pour comprendre Jésus dans la réalité de son existence et dans son être, il faut éviter de partir du dit du texte pour parvenir au non-dit refoulé ; ne pas partir du niveau sémantique, mais du référent.

Ainsi, captivé soudain par ce propos, je me suis mis à examiner les récits de la résurrection, non seulement avec un œil curieux et provocateur, comme dans la fiction, mais

en cherchant à les approfondir tant au niveau sémantique qu'exégétique et référentiel.

Je procéderai en cinq parties :

- I - La lecture des textes sur la résurrection ;
- II L'exposition et la critique des
  - Écritures concernant le message

de salut, dans lequel s'insère la résurrection ;

- III Le problème des textes entre la
  - vérité et le mythe ;
- IV Tenter de comprendre le mythe
  - des évangiles à travers le vécu existentiel ;
- V Le tombeau de Jésus, comme
  - ouverture mythique de la narration.

## Introduction



ésus mort, Joseph d'Arimathie avait obtenu de Pilate l'autorisation de descendre son corps de la croix, de l'envelopper dans un sindon et de l'ensevelir dans le tombeau creusé dans le rocher de son jardin, au Golgotha. Ainsi l'avait-il soustrait à la fosse commune des exécutés. Au lendemain de la Pâque, de bon matin, des femmes de l'entourage de Jésus se rendirent au tombeau pour oindre son corps mais, ne le trouvant pas, elles s'interrogèrent, perplexes, sur ce qui s'était passé. Alors un ange, ou des anges, leur apparurent, leur déclarant que, si le Jésus qu'elles cherchaient n'était pas là, c'est qu'il était ressuscité. Comme ils leur ordonnaient d'aller annoncer la nouvelle aux disciples, elles y coururent.

J'arrête ici ma lecture, parce qu'une question troublante me saisit. Les femmes savaient-elles que Jésus devait ressusciter ? En ce cas, elles s'attendaient à sa résurrection parce que le tombeau vide ne pouvait être compris que comme la conséquence

de celle-ci. Cette reconnaissance provenait donc d'un *a priori* de foi, et le tombeau vide ne pouvait se comprendre que comme un refoulement fondé sur leur expérience, d'où la présence des anges. Mais si, au contraire, la question de la résurrection ne se posait pas pour elles, pourquoi, devant l'absence du corps de Jésus, n'avaient-elles pas pensé qu'il avait pu être enlevé, voire « dérobé » ? C'est la question primordiale qui m'a poursuivi au cours de ma lecture des textes de chaque évangile, et en composant cette fiction.

J'entreprendrai d'abord une lecture des textes sur l'événement de la résurrection ; ensuite, celle des apparitions de Jésus, et je m'interrogerai sur la signification des signes. Je jetterai enfin un regard rétrospectif, qui ne sera pas seulement la reprise de ce qui a été dit, mais une adaptation qui autorise des retouches et des reconstitutions éclairantes qui nous permettront d'aller des évangiles aux Écritures.

## L'événement de la résurrection

### L'événement de la résurrection, chez Marc

**D**ans l'évangile de Marc (Mc 16: 1-8), les femmes, horrifiées, s'enfuirent aux paroles de l'ange, se précipitant à la maison avec l'intention de ne rien dire à personne. Avaient-elles vu un ange, comme le texte le rapporte, ou seulement le saccage du tombeau laissé par le voleur du corps de Jésus ? À leur retour, elles ne purent que susciter querelles et troubles parmi les disciples et chez les Juifs.

### L'événement de la résurrection, chez Matthieu

**D**ans un appendice joint à son récit (Mt 27: 62-66), Matthieu affirme que des pharisiens et des sacrificateurs s'étaient rendus chez Pilate

pour lui demander de mettre le tombeau sous surveillance pendant les fêtes de Pâque, car ils craignaient que les disciples ne déroberent le corps pour justifier la résurrection. Ils savaient, en effet que, de son vivant, Jésus avait affirmé qu'il ressusciterait « le troisième jour » après sa mort. Pilate leur concéda ce qu'ils avaient demandé.

Or, il arriva que Jésus ressuscita et que les gardes, d'accusateurs, devinrent les premiers témoins de cet événement. Les pharisiens et les sacrificateurs ne trouvèrent d'autre remède à leur échec que celui de corrompre les gardes avec de l'argent, exigeant qu'ils témoignent que les disciples avaient dérobé le corps de Jésus, pendant leur sommeil (Mt 28: 11-15). À elle seule, cette motivation suffit à démontrer que ce conte est un « coup monté ». À part cela, il correspond à trop d'intérêts pour qu'il soit véridique. En effet, il serait dérisoire et par trop simpliste de recourir une seconde fois au Procureur pour écarter le vol, qui ne reposait que sur leur soupçon religieux.

J'ajouterai que l'idée de surveiller le tombeau ne venait que des « chrétiens » eux-mêmes qui, n'ayant pas été témoins de l'événement, cherchaient à se situer parmi ses négateurs. Leur foi créait l'événement,

non seulement par le mensonge, mais par le chantage ! Toutefois, le récit de Matthieu offre une hypothèse sur la première formulation de la résurrection de Jésus rapportée par Marc, mais refoulée par la censure apportée au texte.

Le récit imaginaire des femmes supposait sans équivoque que le corps de Jésus avait été emporté et le tombeau saccagé. Mais les auteurs du saccage étaient-ils les mêmes que ceux qui l'avaient dérobé ? Le saccage pouvait donner à penser le contraire. Il y a des raisons de supposer que des sectaires s'étaient rendus au tombeau pour se saisir du cadavre, car le corps d'un homme « pendu sur le bois » ne pouvait pas bénéficier, selon la Loi qui le maudissait, d'un ensevelissement rituel (Dt 21: 22-23). Mais en emportant le cadavre, ils avaient aussi saccagé le tombeau, pour indiquer que ce lieu était souillé et maudit. Les disciples de Jésus avaient entre-temps répandu la rumeur que les Juifs avaient violé le sépulcre et dérobé le cadavre. Or les Juifs le démentirent, ne pouvant pas s'avouer coupables du vol d'un cadavre concédé par le Procurateur. À leur tour, ils accusèrent les disciples d'en avoir été les auteurs afin d'en annoncer la résurrection.

Or cette accusation eut un effet imprévu, mais décisif, dans le surgissement de la foi en la résurrection. En effet, les disciples prirent au sérieux l'affirmation des Juifs et,

constatant que le corps de Jésus ne se trouvait plus dans le tombeau, ils se trouvèrent confirmés dans la croyance que Jésus avait lui-même repris son corps. La conviction de la résurrection de Jésus a donc surgi de l'opposition entre les Juifs et les disciples de Jésus à propos du tombeau vide, rivalité que Dieu aurait utilisée pour justifier la résurrection.

Le récit de Matthieu (Mt 28: 1-10) se développe entre les deux parties de cette information sur la garde du tombeau, reprenant la scène où Marc présente les femmes se rendant au sépulcre et l'ange leur apparaissant, sous l'aspect d'un jeune homme qui, non seulement leur annonce la résurrection, mais la révèle. En effet, il descend du ciel dans un tremblement de terre ; il fait rouler la pierre qui fermait le tombeau. Cette ouverture donne à penser que la résurrection se réalise, même si personne ne voit Jésus en sortir ! Devant la perplexité des femmes, l'ange les invite à pénétrer à l'intérieur du tombeau afin de les convaincre : « Voyez, leur dit-il, en les invitant à regarder la dalle... Il était ici... Or, il n'est plus là ; c'est donc bien qu'il est ressuscité ! ».

J'opère une légère retouche du texte, afin de lui donner la forme d'une argumentation syllogistique, propre à la théologie de l'école. En effet, sa force de persuasion ne procède pas du rapport déductif du « *co-*

*gito* », mais de la parole de Dieu qui en assure la vérité. Il est sans doute surprenant que l'ange en vienne à prouver la résurrection par le raisonnement, alors qu'il est descendu du ciel pour l'annoncer et en témoigner selon l'autorité de Dieu ! L'évangéliste, cependant, ne semble pas tout à fait convaincu de la validité de sa démonstration, puisqu'il s'arrange pour que le Ressuscité vienne à la rencontre des femmes sur leur chemin de retour pour la confirmer dans sa personne.

## L'événement de la résurrection, chez Luc



chez Luc (Lc 24: 1-12) le récit, bien qu'historique dans sa forme, ne résiste pas, dans son contenu, à la critique objective propre à l'histoire. Les anges apparaissent sous l'aspect de deux hommes adultes, capables d'accréditer le message. La Torah, en effet, exige la présence de deux témoins dans tout contrat. Ils annoncent aux femmes la résurrection de Jésus, selon ce qu'il avait proclamé lui-même de son vivant. Elles y croient et retournent chez elles, heureuses et fières de rapporter le message aux apôtres.

Mais ceux-ci ne prennent pas au

sérieux leur annonce, qu'ils estiment n'être que de la « rêverie ». Pierre se lève alors et décide d'aller au tombeau afin de vérifier, à travers des signes, si Jésus est véritablement ressuscité. Il découvre les bandelettes (*othonia*) éparses à terre. Il retourne chez lui « *tout étonné de ce qui s'était accompli* ».

Pourquoi les bandelettes étaient-elles les signes de la résurrection plutôt que ceux d'un cambriolage ? Parce que Pierre a supposé qu'un voleur n'aurait pas pris la peine de les défaire, tandis que Jésus le devait absolument pour quitter le tombeau ? Mais on peut supposer aussi que le voleur a été contraint de défaire les bandelettes afin de transporter plus aisément le cadavre de Jésus.

De plus, pourquoi Luc a-t-il oublié ce qu'il avait affirmé dans le prologue du récit en déclarant que Joseph s'était borné à envelopper le corps de Jésus dans le sindon (Lc 23: 53) ? Faut-il alors supposer que, selon Luc, Jésus aurait été entouré de bandelettes par des anges, afin que sa résurrection soit évidente pour tous ? Ou il s'agit d'une affirmation gratuite, ou Luc a utilisé une source opposée à la précédente, afin de sortir de l'impasse créée par le manque d'informations « *oculaires* » sur la résurrection, contrairement à ce qu'il avait affirmé dans le prologue de son évangile (Lc 1: 2-3).

Quant à nous, lecteurs, nous restons surpris que Luc n'ait pas affir-

mé que Pierre avait trouvé comme signe le sindon dans lequel Jésus avait été enveloppé. Mais, évidemment, son absence pouvait laisser supposer que Jésus l'avait revêtu pour se couvrir ! Alors, y a-t-il chez Luc une invention, une omission, une fable imaginée pour compenser le défaut d'information objective ?

L'écrivain ne relate pas des faits qu'il a vérifiés, mais qu'il a construits à partir d'un *a priori* de foi. Il les décrit en présupposant la phénoménologie de l'enterrement, selon laquelle un mort est toujours mis au tombeau après que ses jambes et ses pieds aient été entourés de bandelettes. Luc a conscience de faire œuvre d'historien (Lc 1: 2-3), pas de faits qui se seraient accomplis, mais qui se sont forgés dans son imaginaire pour être façonnés sur le modèle de ceux du Christ des Écritures. Il ne rapporte pas un événement, mais il le crée sur un modèle de pensée. Certes, il a conscience d'être un historien, pas d'événements accomplis, mais à venir.

## L'événement de la résurrection, chez Jean



ans l'évangile de Jean, on trouve un récit apparemment plus simple et, dirais-je, plus acceptable

dans son déroulement, mais plus complexe dans sa signification.

Tout d'abord, une seule femme va au tombeau, Maria de Magdala qui, en la circonstance, ne voit pas d'anges, mais uniquement le tombeau vide. Elle court en donner la nouvelle à Pierre : « *On a " enlevé " le Seigneur du tombeau et nous ne savons pas où on l'a mis* » (Jn 20: 2). Ne trouvant pas les anges pour leur demander la raison de l'absence du corps de Jésus, Maria en déduit qu'il s'agit d'un enlèvement (*ηρμενον*). Serait-ce un vol ? Non, mais un avertissement pour éviter ce forfait ! Qui donc a pu l'enlever ? Maria l'ignore, mais elle pense au jardinier qui s'occupe du jardin où se trouve le tombeau, et qui a la responsabilité de la garde du corps de Jésus. Dans la crainte qu'il soit dérobé, il l'a caché. Maria, découvrant le tombeau vide, soupçonne le jardinier et elle court chez Pierre pour l'en informer.

C'est pourquoi Jean, l'auteur de cet évangile, a recours à Luc et lui emprunte le récit concernant la venue de Pierre au tombeau. Or celui-ci, non seulement découvre les bandelettes, mais aussi un autre signe, le suaire (Jn 20: 7). Ces deux signes n'ont pas la même valeur. Pour Jean, les bandelettes sont équivoques ; elles peuvent nous conduire vers le ressuscité ou vers un voleur. Le suaire, au contraire, étant plié et mis à part, présuppose la présence d'une personne qui l'a déposé là dans le but précis d'annoncer la résurrection.

En effet le suaire, conçu pour couvrir seulement le visage d'un mort, ne pouvait, ainsi plié et mis à l'écart, qu'annoncer que, désormais, il ne faisait plus son office. Qui donc aurait pu l'avoir ôté de ce visage, puis roulé et offert à la vue, sinon le ressuscité lui-même ?

Il convient de préciser que Pierre ne considère pas ces deux linges comme les signes de la résurrection, mais que c'est Jean, son condisciple, qui franchit ce pas. En effet, le texte déclare que Pierre voit le suaire et les bandelettes sans mot dire, tandis que « *l'autre disciple qui était venu le premier au sépulcre, (Jean)... vit et il crut* » (Jn 20: 8). Jean donc, le disciple que Jésus aimait, fut le premier à croire en la résurrection à la vue du suaire !

Mais, à la fin de son évangile, Jean surprend le lecteur par une affirmation étonnante : « *C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites* » (Jn 21: 24). Mais puisqu'il parlait de Jean l'apôtre, il vient d'affirmer que l'auteur de son évangile est Jean, l'apôtre que Jésus aimait, sans cependant nier en être l'auteur. Mais nous y reviendrons. Cela est suffisant pour nous alerter sur la véracité, toute formelle, de sa narration.

## En résumé



ésumons ces considérations analytiques et critiques sur les récits de la résurrection. Ils sont écrits par quatre auteurs, d'époque et de culture différentes, selon un même schéma de faits supposés : des femmes se rendent au sépulcre de Jésus pour oindre son corps, mais ne le trouvent pas. Un ange ou des anges apparaissent, leur témoignant qu'il est ressuscité.

Tout en se rapportant au même fait, les récits sont très différents. Chez Marc, les femmes ne comprennent pas le sens du message de l'ange et retournent chez elles, suscitant, entre les disciples de Jésus et les Juifs, l'accusation réciproque d'avoir dérobé le corps de Jésus. Chez Matthieu, l'ange ouvre le tombeau, et cherche à convaincre les femmes que seul le fait de la résurrection peut expliquer qu'il soit vide. Chez Luc, les disciples ne croient pas aux paroles des femmes et envoient Pierre au tombeau afin d'y découvrir les signes de la résurrection ; il les reconnaît dans les bandelettes. Chez Jean, Pierre perçoit aussi un autre signe, celui du suaire, les bandelettes étant insuffisantes pour prouver la résurrection. Maria demeure cependant insensible à ces signes, convaincue que le corps de Jésus a été enlevé par le jardinier, pour le protéger du vol.

Chaque auteur censure donc celui qui le précède, mais aucun ne parvient à se rendre crédible. Aussi sont-ils convaincus que leur argumentation a besoin d'une confirma-

tion, qui ne peut être donnée que par le Ressuscité lui-même. On passe donc des récits de la découverte du tombeau vide, à ceux des apparitions du Ressuscité.

## Les apparitions du ressuscité, chez Matthieu



n négligeant le récit de Marc, dans lequel les apparitions de Jésus sont empruntées aux autres évangiles, nous nous arrêterons aux récits de Matthieu, de Luc et de Jean.



chez Matthieu, le ressuscité apparaît aux femmes dès leur retour à la maison après l'annonce de la résurrection par l'ange. Rappelons-nous. Elles ont vu l'ange venir du ciel et ouvrir le tombeau dans le tremblement de terre provoqué par son irruption, et elles reçoivent de lui la nouvelle de la résurrection. Mais, n'ayant pas vu Jésus sortir du tombeau, elles restent perplexes ; l'ange les invite alors à entrer dans le tombeau afin de les convaincre par la vue du tombeau délaissé. Sont-elles convaincues ? Certes, elles ne sont pas bouleversées et épouvantées comme dans l'évangile de Marc. Elles se montrent seulement indécises.

Or, à ce moment-là, le ressuscité leur apparaît ; leur incertitude disparaît et elles deviennent témoins de la résurrection. En effet, elles ont constaté l'ouverture du tombeau et, bien que n'ayant pas vu Jésus en sortir, elles le découvrent à leur retour. Ainsi, l'apparition de Jésus donne sa crédibilité à l'annonce faite par l'ange. Le récit est donc exemplaire, à la fois dans sa structure et dans son témoignage.

Cependant nous, les lecteurs, n'en sommes pas convaincus pour autant. Plusieurs arguments nous persuadent du bien-fondé de notre doute. Pour « y croire », il eût fallu, pour écarter la suggestion, la rêverie ou l'illusion, que Jésus fût apparu à d'autres personnes que ces femmes qui ont vu et entendu l'ange. Cette remarque trouve appui dans le texte de Luc, pour qui les apôtres eux-mêmes n'ont pas cru les femmes, considérant leur annonce comme une rêverie, et ont ainsi été contraints de chercher ailleurs – dans les signes du tombeau – les raisons d'y croire.

## Les apparitions du ressuscité, chez Luc



Luc mentionne trois apparitions : aux disciples d'Emmaüs, aux Douze, puis aux mêmes Douze à Béthanie lors de sa montée au ciel. Résumons les deux premières apparitions auxquelles nous ajouterons quelques remarques critiques.

### Emmaüs

#### Le récit



Deux disciples de Jésus, dont Cléopas, sont en route vers Emmaüs, village situé à soixante stades de Jérusalem. Ils rencontrent un voyageur, et tous trois s'empressent de converser sur l'événement du jour : Jésus ! Mais le compagnon de route fait mine de l'ignorer. On s'entretient de la personne de Jésus et de son évangile, de sa mort sur la croix. Cléopas fait allusion à l'émoi qu'ils ont ressenti, car ils espéraient de lui l'accomplissement de la libération

d'Israël, annoncée par les Écritures. Or ils voient maintenant tout espoir s'évanouir par sa mort.

Le nouveau venu, qui semble ignorer la personne de Jésus, affirme au contraire que sa mort manifeste qu'il est bien le Christ des Écritures, et qu'il a accompli la libération d'Israël. Aussi, Dieu l'a-t-il glorifié en le ressuscitant des morts. Et à ses deux compagnons de route, il adresse ce reproche « *Ô hommes sans intelligence et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes !* » (Lc 24: 25).

Quand ils arrivent au village, les disciples de Jésus prient l'ami, qui va poursuivre son chemin, de rester avec eux, car le jour est sur son déclin. Il accepte leur invitation et, à la maison, tous prennent place pour le repas. Les disciples l'invitent alors à partager le pain. Or, au moment où il rompt le pain et le partage, les autres convives reconnaissent en lui Jésus. Mais ils n'ont pas le temps de se jeter à ses pieds qu'il a disparu. Alors, ils comprennent pourquoi en chemin, parlant de lui, leur cœur « brûlait » (Lc 24: 13-35).

Il ne s'agit pas ici, réellement, de la narration d'un voyage des disciples de Jésus de Jérusalem à Emma-

üs, mais de la traduction en parabole de la démarche de foi des disciples de Jésus : de la connaissance expérimentale qu'ils ont de lui à celle de la foi qu'il est le Christ des Écritures. Rappelons une fois encore que Jean reconnaît avoir écrit son évangile afin que quiconque croie que Jésus est le Christ (Jn 20: 31) – ce qui est le propos de tous les autres évangélistes.

Il y a ici une « parabole » descriptive de cette démarche de la foi. Prêtons d'abord attention aux noms des personnages et des lieux : Jérusalem, Emmaüs, Cléopas, l'inconnu. Puis, attardons-nous sur la démarche des personnages, et donc sur la démarche de la foi qui mène de Jésus au Christ.

## Les lieux et les personnages

### Jérusalem



Aucune détermination, sinon de rappeler qu'elle est lieu de départ et de fuite. C'est bien suffisant pour orienter le lecteur vers le prophète, le tragique de sa mort, et ses paroles sur le salut et le sens de leur existence. Dans la situation du récit, Jérusalem pourrait être symbolisée par le tombeau vide, qui poussait les

disciples à rechercher Jésus et à se retrouver eux-mêmes. C'est pourquoi deux disciples vont de Jérusalem à Emmaüs.

### Emmaüs



Emmaüs était probablement un village qui existait, et c'est ainsi que le récit le considère, mais il désigne ici moins un lieu géographique qu'un univers existentiel. La distance de soixante stades correspond davantage aux soixante années estimées de la vie de l'homme qu'à celle du village d'Emmaüs à Jérusalem. C'est le chemin qui conduit chaque homme au sens de son existence, selon sa foi au Christ. Chaque homme, toujours unique dans son individualité, doit parvenir à devenir le prochain d'autrui, en le considérant comme un frère. Or le point d'aboutissement de ce chemin, c'est « Emmaüs ».

Selon les origines hébraïque et grecque des composantes de ce mot : « *Emma-ous* », il acquiert le sens de l'union des individus dans un vécu de conscience : « *Emma-ous* » = « *Avec eux* », avec les autres ! Il se trouve aussi en corrélation avec « *Emma-nu-el* », « *Dieu avec nous* », le Christ. En effet, le Christ appelle les hommes à devenir des frères, parce qu'il les met en présence de Dieu, le Père. Dès lors, chaque individu est à l'autre le prochain, lors-

qu'il est parvenu à « *Emma-ous* », au terme du chemin qui le conduit de Jésus au Christ, l'Emmanuel.

## Cléopas



Nous venons de parler d'Emmaüs, mais qui sont « les deux disciples » qui se rendent à Emmaüs ? Ils n'apparaissent nulle part ailleurs que dans le récit de Luc ; et des deux, on ne connaît que le nom de « Cléopas ».

S'il est vrai que ce cheminement vers Emmaüs est symbolique, lié non à une ville mais à une signification existentielle, il est vain de considérer Cléopas comme une personne réelle. Il est un personnage de l'événement raconté qui n'existe que dans le récit : un sujet non pas historique, mais allégorique. En grec, le mot κλεος signifie « bruit », « nouvelle » qui se répand. Souvent employé en liaison avec un autre mot pour constituer un nom (par exemple, uni à Πατηρ, père ; à Νικη, victoire ; à Δησιμος, peuple) il forme les noms de Cléopâtre, Cleonike, Cleodème.

Ici, il est adjoint à πασ. (chacun) : Κλεο-πασ. : personnification de la « nouvelle » sur la mort et la résurrection de Jésus ; en bref, de son être « Christ ». La « nouvelle » est le sens du nom de Jésus-Christ. Pour le découvrir, il est donc nécessaire de s'introduire dans le récit afin

de parvenir à comprendre ce que Jésus dit de lui-même à Cléopas, en lui révélant les Écritures. Celui-ci est comme le messager, auquel est confiée la tâche de garder et d'annoncer ce qu'est Jésus, selon les Écritures.

## L'inconnu



Jésus sort de la ville qui lui a donné la mort comme il est sorti du tombeau, sans que personne s'en aperçoive. Il la quitte pour une raison opposée à celle qui a animé Cléopas, qui avait été déçu parce que Jésus (lui-même déçu par le peuple juif qui n'avait pas cru en lui) n'avait pas conduit le peuple à sa libération. Jésus, né d'une vierge enceinte par Dieu, a été considéré comme un enfant bâtard. Il a annoncé le royaume de Dieu, mais il a été condamné parce qu'il avait voulu être proclamé roi. Il a été condamné injustement, et personne n'a pris sa défense.

À présent, il quitte la ville pour aller à la rencontre de ceux qu'il a déçus, afin de retrouver leur confiance ! Mais les hommes l'ont ignoré, de sa naissance à sa mort et à sa résurrection, et son être véritable leur demeure inconnu. Il sort de la ville pour présenter ses lettres de créance au nom du Dieu des Écritures. Il naît, meurt et ressuscite parce que, étant le Christ, il doit naître, mourir, ressusciter. Or Jésus et Cléopas se rencontrent sur le chemin

d'Emma-ous.

## La rencontre

### Les Écritures

'inconnu demande aux disciples ce qui, dans leur conversation en chemin, les agita à ce point ! Qu'est-il arrivé de si extraordinaire en ville ? Les deux disciples s'étonnent que, venant de la cité, il ne soit au courant de rien au sujet de Jésus ! L'ignorait-il ? Mais non ! Il faisait semblant pour leur montrer qu'eux-mêmes, au contraire, étaient dans l'ignorance en prétendant que sa mort l'avait empêché de libérer Israël. D'où ses reproches : « *Ô hommes sans intelligence des Écritures !* » Il leur rappelle : « *Ne fallait-il pas que le Christ souffre ces choses et qu'il entre dans la gloire ? Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait* » (Lc 24: 26).

De qui parle-t-il donc ? Du Christ, sans doute ; mais les deux disciples pensaient à Jésus, et non au Christ ! N'y avait-il pas un malentendu entre eux ? Plutôt un jeu de mots de la part de l'inconnu, afin qu'ils parviennent à la connaissance du mystère qu'ils ignoraient. À présent, les deux disciples croient, mais « sans voir »... et

ils en souffrent. Cette contradiction intérieure quant à l'hôte qu'ils ont sous les yeux, mais dont ils ignorent toujours qui il est véritablement et d'où il vient, envahit leur esprit. Pas si grave ! Toutefois le jeu se poursuit, semble-t-il, à un autre niveau : et ils sont troublés.

### Emma-ous

e jour était sur son déclin ». Le soleil avait parcouru soixante stades pour venir se coucher sur Emmaüs. Les disciples avaient mis toute une journée pour découvrir que Jésus était le Christ ! Que faire, maintenant qu'ils sa-vaient ? L'inconnu allait poursuivre sa route. Mais pour aller où ? Ils l'invitèrent donc à rester avec eux, pour lui éviter une marche solitaire dans la nuit. « *Reste avec nous, car le soir s'approche, le jour est sur son déclin. Et il rentra pour rester avec eux* » (Lc 24: 29).

Dans la prise de conscience que Jésus est le Christ des Écritures, c'était déjà l'« Église » à l'heure de sa naissance. Les disciples croient en lui, mais sans le voir, car leurs yeux étaient encore obscurcis.

## La cène



Tous s'étaient étendus sur les lits pour participer à la cène. Alors, l'inconnu, sans qu'il y ait été invité, « *prend du pain et, après avoir rendu grâces, il le rompt et le leur donne* » (Lc 24: 30). Il fait et dit ce que Jésus lui-même avait fait et dit lors de la cène qui avait précédé la Pâque, mais il omet de déclarer : « *faites ceci en mémoire de moi* ». Cela n'était pas nécessaire, car la mémoire leur était rendue : il rompit le pain et le partagea avec eux, « *Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent, mais il se rendit invisible à leurs yeux* » (Lc 24: 31). C'était bien Jésus en personne !

Ce fut la première cène rituelle de l'Église, la première Messe.

## Remarques critiques



présent, jetons sur l'ensemble du récit un regard critique. Après la découverte du tombeau vide, des disciples de Jésus – qui ne font pas partie du cercle des Douze – rencontrent Jésus incognito sur le chemin d'Emmaüs, sans le reconnaître. Ils sont affligés de sa mort parce qu'elle a brisé son œuvre de délivrance d'Israël.

Le voyageur inconnu leur repro-

che d'ignorer les Écritures au sujet du Christ, qui doit, par sa mort et sa résurrection, délivrer l'homme du péché. Les disciples apprennent alors de l'inconnu ce que les Écritures annoncent sur le Christ, sans pour autant reconnaître dans ce compagnon de route le Christ lui-même. Ils sortent de cette ignorance au moment de la cène, lors de la fraction du pain. Les paroles de Jésus à la fête de la Pâque (que l'inconnu ne prononce pas lui-même) leur reviennent en mémoire : « *Ceci est mon corps qui est donné pour vous* ». Alors, ils comprennent que Jésus est là, en qui le Christ se fait chair.

Pourquoi, dans cette première apparition reste-t-il incognito, alors que, dans les autres, il cherchera à se faire reconnaître ?

Il est possible d'imaginer que l'évangéliste a estimé qu'au temps de Jésus, les Juifs qui attendaient le Christ en avaient une représentation « populaire », « subjective », et non sur le modèle du Christ des Écritures. Rappelons-nous aussi que Jean affirme que les disciples « *ne comprenaient pas encore que, selon les Écritures, Jésus devait ressusciter des morts* » (Jn 20: 9).

Luc estime donc que Jésus ne pouvait être reconnu « authentiquement » comme le Christ que par les Écritures, mais également qu'on aurait pu le reconnaître en celui en qui se trouvait « l'accomplissement » d'une vie en parfaite correspondance avec la sienne. C'est pour-

quoi le « voyageur incognito » annonça à Cléopas la venue, la mort et la résurrection du Christ, lui laissant le soin de reconnaître en lui l'accomplissement. La cène est le lieu de cette reconnaissance, mais le texte nous invite à poursuivre.

Il est légitime de supposer qu'à l'époque de Luc, les croyants en Jésus-Christ se réunissaient dans des « assemblées » (églises) pour la célébration de la cène, comme rite commémorant la mort sacrificielle de Jésus, mais pas encore sa résurrection. Nous en trouvons un exemple dans l'église des Corinthiens, selon Paul (1 Co 15). Le récit de l'apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs aurait donc pour intention d'accréditer que « la fraction et le partage » du pain eucharistique étaient le signe de la mort comme de la résurrection de Jésus, mais également de la présence du ressuscité : communion symbolique dans la foi à sa mort et à sa résurrection.

Le récit apparaît donc utile à notre recherche. En effet, si Jésus meurt et ressuscite parce que, selon les Écritures, il doit mourir et ressusciter, nous possédons en celles-ci le témoignage de sa véracité. Cependant une contradiction demeure encore difficile à élucider, pour le moment du moins : celle entre croire que Jésus est le Christ selon les Écritures, et croire dans les Écritures parce qu'on croit que Jésus est le Christ !

## Béthanie : l'apparition aux Douze



ussitôt Jésus disparu, les disciples d'Emmaüs retournent à Jérusalem pour annoncer aux Douze que leur Maître est ressuscité et qu'il leur est apparu. Or, tandis que les uns et les autres parlent de lui, il se présente au milieu d'eux. Mais à sa vue, ils prennent peur, parce qu'ils croient que c'est un « esprit » (*pneuma*). Jésus leur assure qu'il n'en est pas un, mais un homme de chair et d'os et il leur montre ses mains et ses pieds. Comme ils demeurent dubitatifs, il recourt à un argument plus convaincant : il leur demande de quoi manger. Ils lui présentent du poisson rôti, qu'il mange en leur présence. Après les avoir convaincus, il interprète pour eux les Écritures à son égard (Lc 24: 36-49).

Dans l'une et l'autre apparition, celle d'Emmaüs et celle aux Douze, Jésus semble jouer avec sa propre identité. En effet, dans la première, il est un homme sous un aspect différent ; dans la seconde, il conserve sa physionomie, mais il dissimule son corps et ressemble à un esprit. Est-il un homme ressuscité ou un fantôme surgi par un acte de prestidigitation ? Des théologiens répondraient, sans doute, que la résurrection de Jésus n'est pas la restitution

de son corps antérieur, mais la vie de l'homme en sa création, qu'il avait perdue par le péché : un corps spirituel et immortel. Doit-on alors parler de résurrection ou de nouvelle création ? La question reste ouverte, afin de mesurer la force des moyens de persuasion auxquels Jésus recourt pour convaincre qu'il n'est pas un esprit, c'est-à-dire un fantôme, mais réellement un homme.

Il montre aux disciples ses mains et ses pieds. Les avait-il si bien cachés qu'ils aient été dérobés à leurs regards ? La réponse pourrait se trouver dans le tombeau où Pierre et Jean n'ont pas découvert les signes de la résurrection, mais où il serait possible de comprendre comment Jésus s'y est pris pour en sortir, une fois réveillé du sommeil de la mort. Avant tout, il a dû ôter le suaire de son visage ; ensuite, se défaire du sillon dans lequel il était enveloppé ; enfin, se débarrasser des bandelettes.

Alors, il a pu se trouver au-dehors, mais... nu ! Quel habit revêtir, lui le fils de Dieu ? Ne disposant que des effets d'un mort, il a dû jeter sur ses épaules en guise de manteau le sillon qui cachait ses mains et ses pieds aux regards des apôtres. D'ailleurs, les peintres l'ont représenté ainsi dans leurs tableaux et sur leurs fresques. L'usage du sillon par Jésus est logique, puisque Pierre et Jean ne l'ont pas trouvé dans le tombeau.

Par ailleurs, comment expliquer que « voir les mains et les pieds de Jésus » puisse apporter la preuve convaincante que Jésus n'était pas un fantôme, mais un homme de chair et d'os ? Pour en être certain, il eût fallu que les disciples touchent ses mains et ses pieds, et non qu'ils se contentent de jeter un regard furtif sur Jésus. C'est pourquoi cette présentation insolite de Jésus ne convainc pas les disciples, et Jésus doit recourir à une autre initiative : il leur demande de quoi manger. Ils lui présentent du poisson rôti qu'il mange devant eux. Alors, ils sont convaincus.

Pourtant, le lecteur demeure insatisfait, car cette nouvelle preuve n'ajoute rien à la vision de ses mains et de ses pieds qui n'est que de l'ordre du « paraître » ; pour s'assurer de la « réalité » d'un phénomène, on doit pouvoir aussi s'en saisir ! Or, les disciples ont seulement vu ; et s'ils avaient pris le risque de « toucher », leurs doigts n'auraient rencontré aucune résistance, comme quand Jésus « ressuscité » traversait les portes fermées ! Alors, certes, à l'évidence, pour les apôtres Jésus aurait été véritablement un « esprit ».

Pour conclure, les récits ne relatent pas des « faits historiques », mais des « simulations imaginaires ». C'est la particularité de la narration catéchétique de rapporter des faits et des phénomènes relevant de schémas de croyance, porteurs de valeurs existentielles, et non de

réalité historique. La signification du récit fluctue alors entre le « véridique » et l'« imaginaire ». Pour échapper à cette contradiction et lever l'ambiguïté, les auteurs laissent au lecteur du discours une marge d'interprétation permise par la métaphore, l'allégorie et le symbole.

C'est le cas de ce récit, concernant le poisson. Au sens littéral, le récit évoque réellement du poisson rôti que Jésus mange pour démontrer qu'il est un homme, et non un esprit. Toutefois, un fantôme ne pourrait-il pas aussi laisser croire qu'il s'agit d'un repas authentique, en lui donnant une interprétation allégorique, conforme au récit et par une lecture « acrostiche » du mot ?

En effet, chacune des lettres constitutives du mot grec « poisson » : **ΙΧΤΥΣ**, correspond à une des prérogatives de Jésus-Christ. Et l'ensemble de ces lettres « initiales » reliées dans le mot grec **ΙΧΤΥΣ** donne l'énoncé suivant :

**Ιησους χριστος θεου υιος σωτηρ**  
Jésus Christ fils de Dieu Sauveur

Ainsi, en offrant ce poisson à Jésus, les apôtres confessent que Jésus est le Christ, le fils de Dieu et Sauveur. En le mangeant, Jésus confirme cette « confession de foi » : symbolisme proche de celui de la cène.

## Le rôle des linges du corps de Jésus dans le processus de la foi en sa résurrection



Les femmes qui se sont rendues au tombeau déclarent ne pas y avoir trouvé le corps de Jésus, mais pas que le tombeau était « vide » : constatation vraisemblable, car à l'intérieur, elles ne trouvent pas de linges épars sur le sol. Maria dit plus explicitement à Pierre que le corps a été « enlevé », sans faire allusion aux linges, emportés avec le corps.

Le prologue des synoptiques a précisé que Joseph avait enveloppé le cadavre d'un « sindon », sans procéder à son onction ni utiliser d'autres linges, car il était pressé de l'ensevelir avant le crépuscule, conformément à la Loi. Le sindon était un tissu fin de laine ou de lin, qui pouvait avoir l'ampleur d'une voile de navire, ou la dimension d'un linceul comme dans ce cas.

Mais, selon le quatrième évangile, Joseph avait enveloppé le corps avec des « bandelettes » (*othonia*) et l'avait aspergé d'aromates. Le « sindon » (l'*othonion*, tissu découpé en bandes ou « charpie ») n'est pas cité, mais est supposé, puisque le corps a été enseveli, ce qui nécessitait l'usage d'un drap. Citées pour la première fois par Luc – « *othonia mona* » (Lc 24: 12) – ces bandes ont été trouvées

par Pierre, qui s'était rendu au tombeau pour y découvrir les signes de la Résurrection.

On peut s'étonner que Pierre ait trouvé des bandelettes, alors que les femmes n'avaient rien vu ! Cela suppose que Pierre a trouvé ce que l'auteur de l'évangile a bien voulu qu'il découvre en tant que « personnage » du récit. En effet les disciples, n'ayant fait aucun cas de l'annonce des femmes, devaient trouver une autre manière – celle des signes – de déclarer la foi en la résurrection.

Jean, qui reprend le récit de Luc, confirme les « signes », mais il ajoute le « suaire » (*soudarion*). Selon la tradition, ce linge avait une fonction usuelle. Le récit exprime clairement que ce suaire avait été posé « sur la tête de Jésus », et j'ai indiqué sa fonction critique concernant la foi en la résurrection. Du signe placé dans le tombeau, on passait à celui donné par Jésus ressuscité. La foi sur des signes suppléait celle établie à partir de l'annonce des anges, abandonnée par les disciples. Grâce aux linges, la foi en la résurrection ne se fondait plus sur le tombeau vide, mais sur les apparitions.

Le sindon, qui n'est plus cité, joue cependant un rôle par son absence.

Pourquoi personne ne le trouve-t-il dans le tombeau ? A-t-il été emmené par Jésus ? Par le voleur ? Dans la fiction dramatique que j'ai imaginée, cette interrogation a sa place entre la gravité et le divertissement. Mais la tradition religieuse a voulu combler

cette absence : le sardon fixe sur le « suaire de Turin » l'image des souffrances de Jésus, telles que les évangiles les décrivent, comme le « négatif » d'une pellicule photographique !

## Regards rétrospectifs



Me réservant de donner par la suite une réponse à ces deux thèses, je porterai maintenant un regard rétrospectif sur cette incursion à travers les récits de la résurrection dans les évangiles. Je ne rappellerai pas seulement mes réflexions précédentes, mais je mettrai aussi l'accent sur des thèmes développés ou sur d'autres aspects à peine effleurés. Mon regard s'attachera à ce que j'ai énoncé, pour tenter de vérifier si mes réflexions sont en correspondance avec la conscience que j'ai des problèmes mis au jour.

### La disparition du tombeau dans les Synoptiques



La foi en la résurrection est née de la découverte que le cadavre de Jésus avait disparu du tombeau. Les disciples se sont mis à soupçonner que des Juifs l'avaient dérobé pour empêcher que Jésus, condamné à mort et, par surcroît,

faux prophète, soit enseveli parmi les fils d'Abraham. Les responsables du Judaïsme s'en sont défendus et, en retour, ont accusé les disciples d'avoir été eux-mêmes les responsables de cette disparition, afin de prétendre que Jésus était ressuscité.

Les disciples, se sachant innocents et prenant acte aussi de la non responsabilité des Juifs, en vinrent à la conviction que Jésus avait, de lui-même, abandonné le tombeau. Ils étaient convaincus, également, que Dieu avait tourné en dérision ceux qui avaient condamné Jésus, les amenant ainsi à devenir les premiers annonciateurs de la résurrection.

Par ailleurs une autre affirmation, plus subtile et conflictuelle, vient du fait que les Juifs, redoutant que les disciples ne s'emparent du corps de Jésus pour le déclarer ressuscité, demandèrent à Pilate que le tombeau soit gardé. Des gendarmes furent ainsi postés devant le tombeau. Or Jésus sortit en personne, prenant les gendarmes à témoins. Mais, se laissant soudoyer, ils déclarèrent publiquement que les disciples de Jésus étaient venus l'enlever pendant leur sommeil ! Cette affirmation suffirait à elle seule à démontrer la falsification de l'information.

Hormis ces deux nouvelles, il est dit aussi que des femmes se sont ren-

dues au tombeau pour oindre le corps de Jésus : mais, quand elles s'aperçurent de l'absence de son corps, des anges leur apparurent, leur déclarant qu'il était ressuscité. Selon Matthieu, l'ange aurait ouvert le tombeau sans que les femmes aient pu voir Jésus en sortir.

Peut-être est-il possible d'imaginer que l'ange l'a ouvert car il ignorait que le ressuscité aurait pu passer au travers de la pierre tombale ! Mais aussi que les femmes n'auraient pas vu Jésus sortir, parce que, effrayées par le tremblement de terre par lequel l'ange avait roulé la pierre, elles se seraient cachées.

Chez Luc les disciples, convaincus que les femmes ont été victimes de leurs « rêveries », ne les croient pas ! Dès lors, ils se mettent en quête d'un autre moyen – les signes dans le tombeau – pour s'assurer de l'événement de la résurrection. Ils découvrent les « bandelettes » éparpillées à terre, signe évident pour eux que Jésus s'en est libéré pour quitter le tombeau. Mais étrange contradiction : l'évangéliste affirme dans son introduction que Joseph d'Arimathie a enveloppé le corps de Jésus dans un « sindon », sans se servir de « bandelettes » (Mt 27: 59 ; Lc 23: 53).

Par qui Jésus aurait-il été lié, afin qu'il puisse se défaire pour ressusciter ? C'est pourquoi, la méfiance des apôtres à l'annonce des femmes ne semble pas infirmer le con-

tenu de leur message, qui rappelle la prophétie de Jésus sur sa résurrection qui se trouve dans l'évangile de Jean où, étrangement, Jésus ne parle pas de sa résurrection ! Il avait dit, en effet, aux pharisiens qui lui demandaient un « signe » que sa mission prophétique venait de Dieu : « *Détruisez le temple et en trois jours, je le rétablirai* » (Jn 2: 19) : défi qu'il a relevé en interrompant le sacrifice du temple après avoir chassé les marchands d'animaux.

Mais Jean, l'auteur du quatrième évangile, modifie le sens originel des paroles de Jésus, les interprétant allégoriquement en fonction de la résurrection : « *Mais il parlait du temple de son corps* » (Jn 2: 21). Jean transforme le « signe » donné par Jésus avec l'interruption du sacrifice en une déclaration prophétique de sa résurrection. Mais pourquoi ? Afin de transformer l'acte de condamnation de Jésus, l'abolition du sacrifice et la destruction du temple (Mt 26: 61) en péché pour s'être fait Dieu par la déclaration de sa résurrection (Jn 19: 7 ; Mt 26: 65).

En conclusion de cet *excursus*, disons que les récits des synoptiques n'emportent pas la conviction, mais qu'au contraire leur argumentation apparaît comme une régression, de l'apparition et de l'annonce des anges aux signes de la résurrection découverts dans le tombeau. Or, les signes excellents sont ceux désignés par « les bandelettes », dont nous avons rappelé les références... Les auteurs des synoptiques, conscients

de la faiblesse de leur argumentation et de l'absence de sources, attribuèrent la tâche de témoigner de l'événement de la résurrection à Jésus lui-même par le truchement de ses apparitions.

## Les apparitions de Jésus dans les Synoptiques



Chez Matthieu, nous rencontrons le ressuscité alors que les femmes retournent chez elles, convaincues par le tombeau vide que Jésus a été enlevé ; mais les anges les persuadent que s'il n'y est plus, c'est qu'il est ressuscité. Craintives mais heureuses, elles se demandent comment les choses se sont passées, quand Jésus leur apparaît pour les convaincre de sa résurrection.

Toutefois, le lecteur demeure perplexe devant cette apparition qui, loin de confirmer la foi en la résurrection de Jésus, la situe dans le cadre d'une aberration sophistique : il serait ressuscité parce qu'il n'est pas là, et il est absent parce qu'il est ressuscité... La résurrection de Jésus est imaginée pour échapper à une contradiction ! Selon un principe logique, ce mouvement de pensée est une « pétition de principe » de la

sophistique, dénoncée par la logique aristotélicienne : la vérité d'une thèse est démontrée selon le principe de la thèse elle-même que l'on était en train d'exposer (Aristote, *Des Sophismes*, XIII).

Le lecteur est tout aussi embarrassé à la lecture du récit de Luc relatant l'apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs. Le chemin de Jérusalem à Emmaüs que suivent les disciples en quête de Jésus, alors qu'il se trouve « avec eux » *incognito*, est plus parabolique que réel ! Cette expression, symboliquement comprise, m'a permis de traduire le nom du village : « Emma-ous » (en hébreu : « *Emma* », « étant avec » et en grec : « *ous* », « eux »).

Si un tel village a vraiment existé, Luc l'a interprété comme une « aberration philologique ». « Étant avec eux », le compagnon anonyme est invité à partager le pain dans un repas au cours duquel il se fait reconnaître par la *fraction* et le *partage* du pain. Puis, aussitôt le pain rompu et partagé, il disparaît. Ce dîner est la reproduction de la cène prise par Jésus et ses disciples à l'heure de la Pâque : « *Faites ceci en mémoire de moi* » (Lc 22: 19), « cène » devenue un acte liturgique de l'Église.

Les deux disciples, de retour à Jérusalem, rencontrent les Onze. Selon une information de Marc, ceux-ci refusent de croire (Mc 16: 13). Luc

dément car, au terme de cette rencontre, Jésus leur apparaît et confirme ainsi sa résurrection. Mais les Onze le prennent pour un « esprit ». Jésus leur montre alors la marque des clous sur ses mains et ses pieds. Toujours incrédules, ils lui présentent du poisson rôti afin que, le mangeant, il apporte la preuve évidente qu'il est ressuscité. Enfin, les disciples se laissent convaincre. La question se pose désormais : Luc a-t-il narré un « fait » d'apparition, ou bien a-t-il interprété à travers l'image d'une apparition de Jésus l'acrostiche du mot grec « *Ichthus* » (poisson), c'est-à-dire : « *Jésus Christ fils de Dieu, Sauveur* » ?

À la lecture de ces textes, le lecteur conserve son scepticisme, car les récits de l'événement de la résurrection comme ceux des apparitions hésitent entre foi et raison : de l'annonce des anges à la recherche des signes.

Encore plus déconcertant ! Les disciples croient la parole des anges ; puis ils mettent leur message en doute et se lancent dans la quête des signes. Renoncent-ils à la foi pour aborder la rationalité ? Pas du tout ! Ils sont convaincus, au contraire, que toute parole et tout événement n'est objet de foi que si la démonstration est faite qu'il est crédible. Les signes sont donc fonction de la crédibilité de la résurrection. Or, il est évident

que les signes découverts (les bandelettes), équivoques en eux-mêmes, n'offrent aucune certitude de crédibilité de la résurrection ; il en est de même des apparitions de Jésus. Ainsi les évangiles, écrits afin de convaincre que Jésus est le Christ sauveur, n'offrent aucune certitude. Même si les évangiles prétendent apporter les raisons de leur crédibilité, les faits qu'ils relatent ne sont véridiques que pour celui qui les croit !

## La résurrection de Jésus chez Jean



lors que les synoptiques tentent vainement de trouver les arguments de crédibilité de la résurrection, Jean, au contraire, exige du lecteur qui veut croire qu'il fasse le sacrifice de sa raison. Dès ses premières paroles sur la résurrection, Jean semble mettre au placard le récit des synoptiques !

Maria est l'unique femme qui se rende au tombeau, mais ne trouvant pas le corps de Jésus et privée de la parole des anges annonciateurs de la résurrection qui lui auraient assuré qu'il est ressuscité, elle court chez

Pierre pour annoncer la nouvelle.

Accompagné par Jean, Pierre se rend à son tour au sépulcre, et tous deux y découvrent les bandelettes et le suaire. Ces deux signes ont, chacun, une signification propre : les bandelettes rappellent que Jésus s'en était débarrassé pour sortir du tombeau ; et le suaire, plié et posé à l'écart, indique que Jésus n'est plus parmi les morts. Jean débute son évangile de la résurrection par la dernière page de l'évangile de Luc qui relate la découverte des signes par Pierre ; mais chez Jean, le signe est « personnalisé » (Jésus en est l'auteur).

Quant à Maria, si elle accompagne Pierre au tombeau, elle demeure étrangère à cette découverte. Alors que les deux apôtres quittent le tombeau convaincus, Maria, en pleurs, ne parvient pas à s'en détacher, dans l'attente du retour de son maître. Il a été « enlevé » et on le rapportera ! Elle n'en doute pas... Dans son esprit s'agitent les questions débattues entre les Juifs et les disciples. Qui a dérobé le corps de Jésus ? Les juifs, pour empêcher les disciples de prétendre que Jésus est ressuscité, ou bien les disciples qui redoutent que les juifs ne le dérobent ? Maria a une autre idée : Jésus a été enlevé par les disciples pour le protéger des Juifs, et pour qu'il puisse ressusciter d'entre les morts. Qui l'aurait emporté, selon elle ? Sans doute le jardinier, gardien du lieu où Joseph a creusé le tombeau ; elle l'attend donc.

Et Maria se souvient du jour où elle avait oint Jésus avec un parfum précieux qu'il lui avait recommandé de conserver pour sa sépulture. L'avait-elle avec elle en se rendant au tombeau ? Sans doute, mais pour quoi faire ? L'oindre ? Jésus l'avait déjà été par Joseph et Nicodème (Jn 19: 39-40). Pratiquerait-elle sur lui une onction avec ce parfum dont elle s'était servie de son vivant ? Se retournant, elle aperçoit un homme à ses côtés : sans doute le jardinier. Mais il l'appelle par son nom : « Maria » ! C'est Jésus en personne, qui ne sort pas du tombeau, puisqu'il en a été enlevé. D'où alors ?

D'autres pensées l'assaillent, inspirées par les Écritures. Il doit venir du jardin de l'Éden, où Dieu avait placé l'homme après sa création et d'où il l'avait chassé. Il en est devenu le maître, puisqu'il a racheté l'homme par sa mort. Il revient maintenant près de son tombeau ouvert – la preuve que, désormais, toutes les sépultures humaines demeureront ouvertes afin que les morts retournent au jardin de l'immortalité originelle. Peut-être les deux anges, que Maria a vus dans le tombeau, étaient-ils les chérubins que Dieu avait placés à l'orient du jardin d'Éden avec une épée flamboyante « *pour garder le chemin de l'arbre de vie* » (Gn 3: 24) ?

La résurrection de Jésus s'accomplit ainsi dans son eschatologie, et Maria en a été le témoin ! Elle s'est précipitée aux genoux de Jésus pour

oindre ses pieds avec le parfum qu'elle avait conservé, mais Jésus le lui interdit, car il doit aller vers son Père qui vient de lui accorder l'onction christique !

Récit remarquable et de grande importance, qui n'a pas pour objet l'annonce de la résurrection, mais qui exalte son événement, et l'atteste par un témoin oculaire, et non plus seulement par de signes. Dans les synoptiques, Matthieu seul relate incomplètement la résurrection comme un événement ; en effet, le tombeau est ouvert par l'ange, mais Matthieu ne mentionne pas que Jésus en est sorti. Il n'apparaît qu'aux femmes de retour chez elles.

Chez Jean, au contraire, tout se situe pendant l'événement de la résurrection. Cependant, il s'agit davantage d'apparitions de personnes que d'actions : Maria pleure, des anges dans la pénombre du tombeau se présentent à elle, un homme surgit à côté d'elle sans qu'elle s'en aperçoive. Enfin, ce « jardinier » – Jésus, qui semble venu de nulle part et qui, pourtant, est partout ! Ces images rappellent le scénario de la deuxième page de la Genèse ! S'agit-il d'un événement, ou de la solution, grâce à la résurrection, du drame de l'homme raconté dans cette page du Livre ? Résurrection exprimée, ainsi, par une femme dans une vision d'extase ?

## L'apparition à Thomas chez Jean



Enons-en au récit de l'apparition de Jésus à Thomas par une lecture analytique, réservant pour la fin l'étude critique. Voici le récit tel que l'auteur l'a conçu, c'est-à-dire une controverse suscitée par Thomas sur la réalité de l'apparition de Jésus à ses condisciples et sur les conditions de crédibilité qu'il a présentées. Il a exigé, en effet, que l'apparition du ressuscité soit soumise à examen, afin que la visibilité ne soit pas le seul critère de son acceptation.

Or la réponse est venue de l'apparition de Jésus à Thomas, l'appelant à procéder, lui-même, à cette épreuve. Mais son invitation n'est qu'un défi masqué devant le conduire à l'échec. Même si Jean présente cette apparition comme un événement réel, il est évident que son intention est de s'opposer à l'interprétation de Luc, qui rapporte l'apparition du Ressuscité aux Onze.

Jean ne conçoit pas que les apôtres contraignent le Ressuscité à fournir la preuve de son identité. Pour lui, point n'est besoin que Jésus garantisse la réalité de son apparition au moyen de signes, puisque sa seule présence la donne à connaître. Dès lors, quand Jésus apparaît, non seulement il est vain de recourir à des preuves pour être convaincu de son

identité, mais il faut lui offrir sa raison en sacrifice !

C'est pourquoi Jean n'exige aucun signe du ressuscité pour que les Onze puissent le reconnaître. L'échec de son exigence critique lors de l'apparition de Jésus et sa foi spontanée font de Thomas l'exemple pour tout croyant. Désormais, il devient indispensable de croire en Jésus sans le voir, comme Thomas « *a vu parce*

*qu'il a cru* », non par une expérience sensible attestée par les critères de la raison, mais par la perception de son être ressuscité : l'homme revenu à l'immortalité originelle dans lequel Dieu s'est incarné.

Le signe de la crédibilité, auquel Dieu lie ses paroles et ses événements, n'est donc pas une preuve rationnelle, mais plutôt l'échec de la raison afin que l'homme puisse accéder à sa révélation.

## Des évangiles aux Écritures



Nous avons achevé la lecture des récits évangéliques sur la résurrection par celui de Jean, le dernier des écrivains, qui a porté un regard critique sur ses prédécesseurs, les soumettant à une censure. Nous sommes donc en mesure d'entendre et de comprendre l'appel qu'il a adressé à ses lecteurs : « *Ces choses ont été écrites, afin que vous croyez que Jésus est le Christ...* » (Jn 20:31).

Conscients nous-mêmes d'avoir lu et compris correctement aussi bien Jean que ses prédécesseurs, et la résurrection étant le dernier des événements de la bonne nouvelle, nous devrions aussi être disposés à croire que Jésus est le Christ. Les paroles de Jésus lors de son apparition à Thomas occupent notre esprit, même si elles ne résonnent pas à nos oreilles : « *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru* ».

Mais ce « sacrifice de la raison » que le texte impose à quiconque pour croire à la résurrection, me trouble et, dirais-je, me scandalise profondément. Certes, Jean n'utilise pas cette expression, mais le comportement de Thomas la laisse entendre : en effet, le ressuscité n'ayant pas besoin de preuve pour être identifié, Thomas renonce à tous les critères rationnels pour affirmer sa foi,

parce qu'il a vu le ressuscité se présenter devant lui. À notre tour, nous devons croire « sans voir », fondés sur le seul témoignage oculaire de Thomas. Cependant, nous n'avons pas la certitude de l'authenticité de cette parole. Pour parvenir à la foi, il nous faut faire le sacrifice de notre raison !

Pourquoi cette incertitude concernant la parole de Jean ? La remarque suivante peut nous éclairer : le paragraphe final de son évangile comporte une déclaration qui devrait confirmer son objectivité, alors qu'un sérieux doute subsiste, auquel nous avons déjà fait allusion.

Pierre questionne Jésus au sujet de Jean, le condisciple : « *Que lui arrivera-t-il ?* » Jésus lui répond : « *Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?* » (Jn 21: 22). Ces paroles suscitent des questions chez les disciples, qui se demandent si Jean devra mourir un jour ! Jésus les rassure. À ce moment-là, Jean, l'auteur de l'évangile, affirme « *C'est ce disciple (Jean l'apôtre) qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites. Et nous savons que son témoignage est vrai* » (Jn 21: 24).

Précisons la succession de ces propositions :

- 1 - Jésus affirme qu'il reviendra ;
- 2 - Jean restera en vie jusqu'à son retour ;
- 3 - *Ce disciple (Jean l'apôtre), qui témoigne de ces choses et qui les a écrites* » ;
- 4 - « *Nous (Jean l'écrivain) savons que ce témoignage, est vrai* »...

Ces affirmations signifient donc que « Jean l'apôtre », vivra jusqu'au retour sur terre de Jésus, afin d'écrire l'évangile qui porte son nom. Or, nous savons que cet évangile a été écrit vers la fin du premier siècle, après les évangiles de Marc, Matthieu et Luc, par quelqu'un dont le nom est « Jean ».

Lequel a écrit son évangile ? Ou bien, il est sous-jacent à celui de « Jean l'évangéliste », ou bien, il est celui-là même. En ce cas, « Jean l'écrivain » est le même que « Jean l'apôtre »... Deux hommes et deux évangiles communs, garantis l'un et l'autre par le témoignage du Ressuscité lors de son retour. De quoi rêver, méditer et croire ! À ce point, que faire d'autre que de nous précipiter aux pieds de Jésus, comme Thomas, pour lui sacrifier notre raison ! L'auteur ou les auteurs seraient alors comblés d'avoir écrit en fin de leur évangile : « *Ces choses ont été écrites, afin qu'on croit que Jésus est le Christ* » (Jn 20:31).

Mais le lecteur des évangiles a, aujourd'hui, une exigence critique beaucoup plus affinée que celle de Thomas. Il faut se donner bien de la

peine pour passer de « Jean l'évangéliste » à « Jean l'apôtre » et de ce dernier à « Jésus ».

Pour parvenir de « Jésus » au « Christ », c'est-à-dire à « Jésus-Christ », il convient de recourir aux Écritures pour les interroger sur « Jésus » : d'où vient-il ? Quelle a été la mission que Dieu lui a confiée ? Devait-il mourir pour les péchés des hommes ? Doit-il ressusciter ? Les Écritures laissent entrevoir la trame de la christologie, comme Jésus lui-même, *incognito*, l'avait présentée à Cléopas sur le chemin d'Emmaüs.

Nous est-il désormais possible de retrouver la vérité fondamentale de cette parole de la foi ? Certes, en principe, au moyen des Écritures ! En elles, qui reconnaissent la voie tracée par Jean déclarant que les apôtres « *ne comprenaient pas encore que, selon les Écritures, Jésus devait ressusciter des morts* » (Jn 20:9), la raison retrouve ainsi une dernière opportunité pour se convaincre de l'œuvre de rédemption du Christ, accomplie selon les évangiles en Jésus de Nazareth !

Ainsi, au terme de cette première partie de notre recherche, nous pouvons dire que pour comprendre que, par les évangiles, Jésus est ressuscité, il convient de faire porter notre critique sur les Écritures, qui possèdent les clés de cette révélation : partir de la raison d'être de la résur-

rection de Jésus, et non point du « fait historique » supposé ! La résurrection est un « événement » dans une perspective universelle de salut que les Écritures annoncent prophétiquement. Poursuivant notre étude critique des Écritures, parviendrons-nous enfin à la « foi » et connaissons-nous la « béatitude », ou au contraire, demeurerons-nous dans l'incertitude et le « mal-être » ?